

LA CROISADE DES ENFANTS¹

Dieu le vent!

1215

SEPTIÈME ET DERNIER ARTICLE.

VIII.

LA RANÇON.



UN an s'était écoulé pour les malheureux enfants livrés à l'ennemi par le traître Pierre Archibald : cette année avait eu la durée d'un siècle. Combien d'entre eux avaient déjà succombé ! Que de fois ils avaient appelé leurs mères, sans que ces anges gardiens pussent les entendre ! Les privations se joignaient aux mauvais traitements pour décimer ces victimes d'un courage irrésolû. Plus d'un esclave, cédant aux menaces, ou se laissant séduire par des promesses brillantes, avait renoncé à la foi de ses aïeux. Cependant le nombre des renégats était peu considérable, et les violences des Egyptiens s'augmentaient du dépit qu'ils éprouvaient de ne point réussir à faire fléchir ces jeunes cœurs.

Sur des marches de pierre conduisant au principal bazar de Damiette, était assis un vieillard, qu'à sa couronne de cheveux, à sa robe de bure, à son visage empreint d'une pieuse et douce mélancolie, on eût pu reconnaître pour un chrétien. Tandis que son regard suivait machinalement les flots de la foule qui passait devant lui, sa bouche murmurait des prières. Parfois un Arabe insolent le heurtait du pied en lui commandant de se reculer, ou bien quelque riche Egyptien lui jetait dédaigneusement une aumône. Loin de paraître humilié, le vieillard semblait accepter avec joie ces mortifications ;

car une foi exaltée se lisait sur ses traits vénérables.

Deux Européens s'arrêtèrent près de lui en le considérant attentivement. Ces Européens, vêtus de simarres noires, paraissaient appartenir à l'état ecclésiastique : l'un était âgé d'environ soixante ans ; l'autre, jeune clerc à l'air timide, pouvait avoir quatorze ans. Trois varlets bien armés et portant des coffres les suivaient ; enfin un écuyer conduisait à la bride un mulet lourdement chargé.

Le vieux mendiant, prévenant les questions que les étrangers semblaient disposés à lui adresser, se leva et leur dit d'un ton plein de sollicitude :

« Selon toute apparence, vous arrivez dans cette ville, et vous y cherchez un caravansérail pour vous y loger avec vos gens. Je serais heureux de pouvoir vous fournir quelques notions sur ce pays, de pouvoir même guider vos pas. Parlez, commandez à votre serviteur. »

Les étrangers se regardèrent avec étonnement.

« En vérité, dit le plus âgé, dès notre arrivée à Damiette, la Providence nous manifesta sa bonté tutélaire. N'ayant pas de guide qui pût nous instruire du nom et de la demeure des principaux habitants, nous commençons à éprouver un peu d'inquiétude ; mais ce n'est pas en vain que Dieu vous a mis sur notre route ; car vous vivez peut-être depuis longtemps en ce pays ?

— Depuis un an, mon frère, et plutôt à Dieu que j'y eusse souffert depuis ma naissance, et que les pauvres enfants qui y languissent n'y fussent jamais venus !

— Ainsi, s'écria le plus jeune des étrangers, vous savez comment s'est terminée la croisade des enfants ? peut-être même con-

(1) Voir t. XI (2^e série), p. 193, 242, 275 ; t. XII, p. 14 et 38.

naissez-vous le sort de quelques-uns des captifs?

— Oui, je le connais.

— Dites-nous donc alors...

— Soyons prudents; il passe ici beaucoup de monde; si vous vous y arrêtiez davantage, cela fixerait l'attention. Suivez-moi, je vais vous conduire dans un lieu où nous causez plus à l'aise. »

Il mena la petite troupe jusqu'à une ruelle étroite formée par les murs de grands jardins : des orangers chargés de fleurs et dont on apercevait la cime répandaient dans l'air de suaves parfums; le lierre tapissait les murs et entretenait en ce lieu une fraîcheur délicieuse. C'était une sorte d'oasis en cette ville où les chameaux, les chevaux et les ânes, en se croisant incessamment, soulevaient à chaque pas des nuages de poussière. Les voyageurs s'étant assis sur une colonne renversée, le vieillard leur demanda si un pèlerinage les avait amenés en Égypte ou s'ils y venaient racheter quelques parents plongés dans l'esclavage.

L'un d'eux répondit : « Je me nomme Jehan de Kérougal, mes frères sont ici, nous sommes partis pour les délivrer.

— Et moi, dit l'autre, je me nomme Ludger, et je suis le chapelain de l'infortunée comtesse Hermingilde de Kérougal qui m'a confié son dernier fils.

— Pauvre mère ! reprit Jehan, avec quelle tristesse elle nous a vus monter sur le vaisseau qui devait, à travers les périls d'une longue navigation, nous mener jusqu'à une plage si funeste ! « Allez, nous a-t-elle dit, c'est Dieu lui-même qui m'a inspiré la résolution de vous envoyer parmi les mécréants. » Longtemps elle m'a pressé entre ses bras, puis elle a murmuré un adieu auquel nous n'avons pu répondre que par nos larmes. De loin nous apercevions encore son voile blanc... Enfin elle a disparu à nos regards...

— Noble femme ! continua le chapelain ; aucun sacrifice ne lui a coûté. Non-seulement elle s'est privée du bonheur de voir son dernier fils, mais encore elle s'est dépouillée d'une grande partie de sa fortune pour réunir les sommes considérables que nous devons offrir aux Égyptiens en échange d'Enguerrand et Isolin. Prés, bois, métairies, bijoux, sont maintenant dans ces coffres que vous voyez. Mais puissent tant d'efforts ne pas demeurer infructueux. Je n'ose vous demander si vous connaissez le sort des jouvenceaux que nous venons racheter ? »

Une agitation extraordinaire contractait depuis le commencement de la conversation les traits du vieillard ; enfin ne pouvant davantage maîtriser son émotion, il tomba aux genoux de Jehan.

« Que faites-vous ! dit celui-ci avec surprise.

— Enfant, pardonne-moi, pardonne à un coupable, car c'est moi qui t'ai privé de tes frères, c'est moi qui, abusé par le traître Archibald, ai conduit ces infortunés sur la terre d'exil...

— Vous ! murmura Jehan.

— Je le sens, votre cœur se soulève d'indignation à mon aspect. Vous pensez que j'ai été complice de l'homme qui a vendu vos frères ; détrompez-vous, de grâce ; cet homme m'avait compris aussi dans son marché. J'ai subi le sort commun.

— Qui êtes-vous donc ! demanda Jehan.

— Wilfrid, religieux de l'ordre de Citéaux.

— C'est vrai, maintenant je vous reconnais bien.

— O digne chapelain, vous qui exercez un ministère de charité, daignez joindre vos prières aux miennes pour que ce généreux damoiseau me prenne en pitié et n'impute pas à ma volonté le malheur de ses frères !

— Jehan, dit gravement Ludger, un vieillard qui pleure et s'humilie ainsi ne saurait être coupable de dol et de méfaits. Donnez-lui votre main. »

Jehan s'empressa de suivre ce conseil et il confondit ses larmes avec celles de Wilfrid. Quand le premier moment d'émotion fut passé, Wilfrid dit à Jehan :

« Rassurez-vous sur le sort de vos frères ; tous deux sont en cette ville. Isolin appartient à un Égyptien nommé Ibrahim Ben Sangiar, et Enguerrand à l'Arabe Schirzad. Leur séparation ne date que de quelques mois. Ils ont supporté d'affreuses persécutions plutôt que de renoncer à la religion de leurs ancêtres. Il faut espérer que leurs maîtres, poussés à bout par tant de constance, consentiront à recevoir la riche rançon que vous allez leur offrir.

— Mais, demanda Ludger, d'où vient que vous jouissez de votre liberté ?

— J'appartenais à un marchand de cette ville. Cet homme dont le cœur était plein de vertus, est mort au commencement de cette année, et par son testament il m'a affranchi en me léguant plusieurs bourses dont je n'ai pas voulu priver ses héritiers. La liberté n'est-elle pas déjà un assez grand bienfait ? D'ailleurs je n'ai besoin de rien ; la pauvreté,

l'obscurité, tel doit être mon partage. A peine hors de la maison de mon maître, je me suis établi sur la place où vous m'avez rencontré. Là, je m'efforce de me rendre utile aux malheureux captifs que je vois passer chargés de fardeaux. Je les aide à remplir leur tâche; quand j'ai reçu quelques aumônes, je les partage avec eux; nous pleurons ensemble, et si le courage leur manque, je leur parle de Dieu qui les récompensera un jour... Mais ne perdons pas un temps précieux; je vais vous conduire chez Schirzad et Ben Sangiar. »

Jehan et Ludger, guidés par le vénérable Wilfrid, traversèrent la ville et s'acheminant jusqu'au lieu où le Nil se divise, ils arrivèrent devant la maison de Schirzad. Ce fut l'intendant Ali-Eddah qui vint les recevoir : Après de longues difficultés, il consentit à les introduire auprès de son maître. Un présent que lui firent les voyageurs ne fut pas d'une médiocre influence sur sa détermination. Schirzad les écouta assez favorablement. Homme ennuyé, blasé, il se plut à entendre le récit de leurs aventures et leur demanda des détails sur les mœurs et usages de l'Occident. Quand il fut question du chiffre de la rançon d'Enguerrand, il se montra traitable; car Ludger avait eu soin de gagner ses bonnes grâces en lui offrant quelques-uns des plus riches produits de l'industrie vénitienne. Schirzad, avant de congédier ses hôtes, donna à demi-voix un ordre à Ali-Eddah. Celui-ci ne tarda point à revenir et annonça que le jeune Européen ne voulait pas accepter la liberté qui lui était rendue si inopinément, à moins que ce bienfait ne fût étendu au vieil esclave avec lequel il tournait la meule.

« Quelle singulière fantaisie! dit Schirzad étonné. Qu'importe à ce jeune homme la liberté du vieillard dont le hasard l'a rendu compagnon! Si vous consentez à affranchir aussi cet esclave, je suis prêt à satisfaire le désir de votre parent. »

Ludger et Jehan hésitèrent; mais Wilfrid leur dit avec l'ardeur de sa charité :

« Ne refusez pas d'accéder au vœu d'Enguerrand et aux propositions de Schirzad. Il vous restera sans doute bien assez d'or pour délivrer votre cher Isolin. Un secret presentiment m'avertit que cette bonne œuvre aura sa récompense. »

Ce conseil fut suivi. Schirzad ayant reçu encore une somme pour le rachat du vieillard, prit congé des Européens et leur an-

nonça qu'ils trouveraient les deux prisonniers dans la première cour. En effet Jehan aperçut, à l'extrémité d'une galerie qui conduisait à cette cour, son frère et l'aveugle, tous deux couverts de robes en lambeaux. Aussitôt il s'élança de ce côté en criant :

« Me voici, Enguerrand! »

Deux voix poussèrent à la fois un double cri. Enguerrand avait prononcé le nom de Jehan, l'aveugle répéta ce nom et y ajouta ces mots :

« Mon fils! »

Décrire la scène qui suivit serait impossible. Le bonheur de se retrouver, de s'embrasser, de respirer enfin un air pur, ce bonheur semblait accabler ces trois êtres si longtemps séparés. Ils se pressaient les mains comme pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve; leurs visages étaient inondés de larmes et ils riaient à travers leurs pleurs. On n'entendait que ces exclamations :

« Mes fils! Mon Jehan! Mon Enguerrand! Mon père! »

Ludger et Wilfrid ne pouvaient contenir des sanglots d'attendrissement, et les Arabes eux-mêmes paraissaient émus de tant d'amour fraternel et de tendresse filiale.

Ce fut Enguerrand qui, le premier, retrouva quelque énergie :

« Amis, dit-il, notre bonheur n'est pas encore complet. Nous n'aurons sujet de nous réjouir qu'après l'affranchissement d'Isolin qui languit au pouvoir du féroce Ben Sangiar. Retournons à Damiette.

— O mon Isolin! murmura sire Angilbert de Kérougal, puissions-nous ne pas apprendre que tu es auprès des anges du ciel!

— Rassurez-vous, noble comte, dit à son tour Wilfrid, vous avez été assez éprouvé; Dieu ne voudrait pas que vous eussiez atteint le port de salut pour être aussitôt rejeté au sein de la tempête. »

Quand la petite troupe se présenta chez le riche Égyptien, on lui annonça que Ben Sangiar était en voyage. Déjà Jehan était consterné, mais Enguerrand demanda si Mas-soud avait accompagné son maître. Celui-ci en paraissant fit lui-même la réponse. A la vue d'Enguerrand, le Nubien laissa échapper le rire sardonique familier à ses lèvres épaisses :

« Tu viens sans doute, dit-il, réclamer ton frère!

— Nous venons le tirer de l'esclavage, et offrir à Ben-Sangiar une forte rançon pour le rachat du captif.

— Son sort dépend de moi. En partant le magnifique Ben Sangiar m'a donné tout pouvoir sur cet infidèle. S'il existe encore, il doit la vie à ma clémence.

— De grâce, s'écria Wilfrid, exauce le vœu d'un frère. Rends-nous cet enfant. Outre la rançon, tu recevras de riches présents. »

La cupidité combattit les instincts féroces du Nubien. Le sourire de l'ironie reparut sur son hideux visage :

« Payez la rançon, dit-il, on vous conduira ensuite auprès de l'esclave.

— Ne peut-il venir ici? demanda sire Angilbert d'une voix troublée?

— Non... Il est un peu malade. »

Ludger et Jehan s'empressèrent de mettre à la disposition de Massoud les pièces d'or, les étoffes précieuses, les bijoux que cet homme emporta aussitôt sans pouvoir dissimuler sa joie, tandis qu'un Egyptien conduisait les voyageurs à la salle où ils devaient trouver Isolín. Chemin faisant, sire Angilbert et ses fils avaient tenu conseil sur les précautions à prendre pour ménager la sensibilité du malade. Il fut décidé qu'Enguerrand seul entrerait d'abord. Au moment où le jeune seigneur s'approcha de la couche de douleur sur laquelle était étendu l'infortuné Isolín, ce dernier entr'ouvrit ses yeux cerclés de noir. La présence de son frère ne parut pas l'étonner.

Il avait tant souffert que sa mémoire s'était altérée :

« C'est toi? murmura-t-il; pourquoi ne venais-tu donc plus?... Tu ne sais pas, on me disait que tu étais mort... Ils m'ont battu bien cruellement... Mais te voilà, tu me défendras.

— Isolín! ranime-toi, j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer... Je suis libre et tu vas être libre aussi.

— A quoi bon?

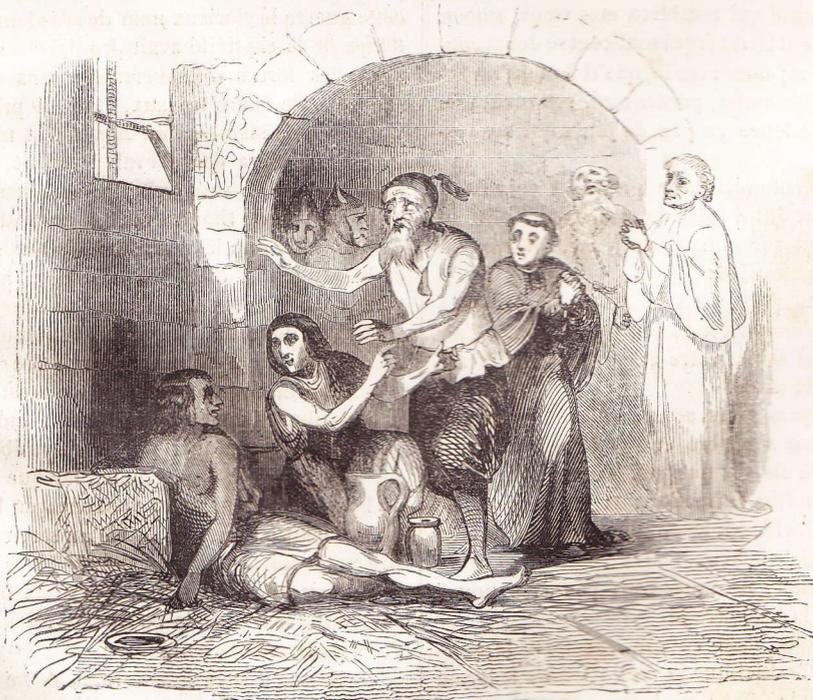
— Nous retournerons en Europe, auprès de notre vertueuse mère.

— Regarde-moi, crois-tu que je puisse partir avec toi, mon frère? Depuis longtemps j'appelle la mort... Elle ne m'a que trop bien entendu...

— Tu es jeune, le bonheur rétablira tes forces... Isolín, renais à l'existence...

— Je me souviens que tu m'avais recommandé d'être fidèle à la foi de nos aïeux... C'est pour avoir tenu mon serment que j'ai tant souffert, et c'est pour avoir tant souffert que je vais mourir...

— Non, tu ne mourras pas, mon fils, s'écria sire Angilbert en entrant précipitamment, suivi de Jehan et de Ludger, de Wilfrid et des varlets qui avaient cherché vainement à le retenir davantage. Mon bien-aimé, tu seras conservé à notre tendresse... Où es-tu? Je suis aveugle, moi...



— Mon père! me voici... répondit le malade à qui cette apparition subite avait rendu un peu de force. »

Sire Angilbert se pencha sur la couche d'Isolin, qu'il couvrit de baisers. Le jeune homme avait passé ses bras amaigris autour du cou de son père et il disait :

« Est-ce bien vous?... Ne venez-vous pas me chercher de la part de Dieu, pour me mener dans un monde meilleur?... Oh! parlez!... Répétez-moi que vous êtes bien mon noble père, et que je ne suis pas entouré de visions décevantes... »

— Oui, mon Isolin! Tu vois ton père qui a échappé par miracle à mille dangers, tes frères sont auprès de toi, ta noble mère attend ses fils, et le ciel lui rend un époux dont elle se croyait séparée à jamais. Courage donc et ranime-toi! Nous allons prier pour ton salut. »

Donnant un exemple qu'imitèrent tous les assistants, sire Angilbert se mit à genoux; il joignit les mains, et cette fervente prière s'exhala de son cœur :

« Mon Dieu! si votre vieux serviteur a dignement défendu votre cause, si vous daignez vous souvenir de ses fatigues, de ses blessures; si le sang qu'il a perdu, si le supplice que les infidèles lui ont infligé, peuvent avoir quelque mérite à vos yeux, ô Seigneur tout-puissant, accordez moi enfin une récompense qui comblera mes vœux, sauvez mon enfant! Il est là qui souffre et se débat contre la mort; conservez-le, ou s'il faut qu'un Kerougal succombe, prenez-moi, retranchez de mon existence ce peu de jours qui me restent! »

Dieu entendit cette prière. A peine sire Angilbert eut-il cessé de parler, qu'Isolin se soulevant sur sa natte de joncs, dit avec un ineffable sourire :

« Mon père, je suis mieux à présent; qu'on m'emporte hors de cette maison... L'air pur, vos soins, votre amour, tout cela me rendra la santé. »

Quelques jours après, Isolin était en état de suivre son père et ses frères. Au moment où ils s'embarquaient sur cette plage d'Alexandrie si funeste aux jeunes croisés, dom Wilfrid, qui les avait accompagnés, leur dit soudain adieu.

— Quoi! ne venez-vous pas avec nous? demanda Enguerrand.

— Non, mon enfant, répondit le religieux. C'est ici que je dois attendre le terme de ma vie. Pour quelques prisonniers qui

sont rachetés, combien y en a-t-il qui sont encore chargés de fers et accablés de douleur! Je leur dois mes soins, mes exhortations, ce sont mes fils à moi, sire Angilbert, je reste avec ma famille d'infortunés. Partez, le vent est favorable. Partez! De loin je prierai pour vous. »

Et il leva les bras vers le ciel tandis que le vaisseau, emporté par une forte brise, gagnait la pleine mer.

IX.

ÉPILOGUE.

LA BATAILLE DE BOUVINES.

Le jour même où sire Angilbert et ses fils mettaient pied à terre, après une heureuse traversée, on les instruisit d'un grand danger qui menaçait le roi Philippe II; une ligue puissante s'était formée contre lui. Les coalisés, dont les principaux chefs étaient l'empereur d'Allemagne Othon et les comtes de Flandre et de Boulogne, avaient, disait-on, réuni cent quarante mille hommes. A cette nouvelle, sire Angilbert et Enguerrand sentirent se ranimer leur ardeur, l'un pour déplorer la cécité qui le mettait hors d'état d'offrir ses services à son souverain, l'autre pour former le dessein de faire briller dans cette guerre le glorieux nom de ses aïeux. Le temps de la captivité avait prodigieusement accru les forces d'Enguerrand; sans cesse soumis à de rudes travaux, il avait pris la vigueur et la stature d'un homme, et maintenait l'armure des chevaliers allait à sa taille. Ce fut en vain qu'Isolin et Jehan essayèrent par de timides raisonnements, par des conseils que leur dictaient la tendresse et la prudence, d'arrêter la fougue impétueuse du jeune homme; en vain lui dépeignirent-ils la douceur d'un prochain retour au manoir, la joie d'embrasser leur mère.

« Notre mère commune, la France est menacée, disait Enguerrand, il serait indigne de moi d'aspirer au repos et de m'ébattre sur le préau de notre manoir, lorsque tant de braves gentilshommes vont engager leurs bras et peut-être perdre la vie au service du sire notre roi... »

— Mais, répliqua Jehan, songe aux funestes conséquences de la bouillante valeur qui t'entraîna vers l'Orient.

— Frère, s'écria Enguerrand, ce ne sont plus là jeux d'enfants. Puisque la Providence

m'a miraculeusement sauvé, parmi tant de jouvenceaux qui marchaient sous les ordres d'Archibald, elle a voulu sans doute donner par moi la preuve du courage dont mes malheureux compagnons étaient animés.

— O ciel! murmura Isolín, si tu n'étais revenu dans ton pays à travers tant de périls que pour y trouver la mort....

— J'en appelle à notre noble père; il est mon seigneur et maître et peut seul décider en ce différend, c'est à lui qu'il appartient de prononcer entre mon ardeur et votre timidité.

— Mon fils, dit gravement sire Angilbert, ta valeur est comme une inspiration divine; y opposer des obstacles, ce serait démentir tout le passé de notre race. Va donc et que la protection du Très-Haut te couvre ainsi qu'un bouclier! Je te laisse les varlets pour avoir soin de tes chevaux et de tes armes. Nous prendrons les devants et irons à petites journées afin que tu puisses nous rejoindre.»

La séparation d'Enguerrand et de ses frères fut adoucie par l'espoir d'une prompte réunion, car on pensait qu'une seule bataille mettrait fin à cette guerre. Cependant le danger était grand, et donnant le premier exemple de cette unanimité belliqueuse qui depuis a porté si haut le nom et la gloire de la France, les milices communales s'étaient levées à la voix du souverain. Le 27 juillet 1214 deux armées inégales en nombre, mais remplies d'une même ardeur, déployaient leurs lignes au milieu des plaines de Bouvines, près de Cisoien, entre Lille et Tournay. Philippe-Auguste, à l'approche de l'ennemi, était entré précipitamment dans une église;



là, tandis que le clergé chantait des psaumes, le roi avait adressé à Dieu une prière courte et fervente; puis après avoir exhorté ses guerriers, il s'était porté en avant, comme le digne chef de tant d'hommes courageux.

Les bataillons se mêlent, les chevaliers s'élancent contre les fantassins dont la plu-

part ne sont armés que d'épieux et de coutelas; de tous côtés s'élèvent les cris particuliers à chaque seigneur-banneret; on frappe sans merci; le comte Ferrand rallie ses Flamands mis en désordre par le choc impétueux des Français. Ces derniers comptent parmi leurs plus valeureux chefs deux prélats, l'un, Guérin, évêque de Senlis, qui règle la disposition des différents corps; l'autre, Philippe, évêque de Beauvais, qui, armé de pied en cap, fait tourner une pesante masse de fer dont il terrasse d'un seul coup le comte de Salisbury. Cependant ceux de l'armée d'Othon, dans leur fureur teutonique, ne cherchaient que le roi seul et le voyant renversé par le comte de Boulogne, ils s'efforçaient de le harponner avec des crochets et de le mettre à mort. Les sergents-d'armes de Philippe-Auguste s'élançèrent à son secours, ainsi que plusieurs chevaliers; un seigneur de la maison d'Estaing, suivi de près par un jeune guerrier, écarta à grands coups d'épée la foule des Allemands qui se grossissait sans cesse. Ces deux preux opposaient à l'ennemi un front si redoutable, que Philippe-Auguste semblait protégé par une muraille. Tristan fit également à son souverain en péril un rempart de son corps; bientôt, Galon de Montigny trouva moyen d'avertir l'armée du danger que courait Philippe, en haussant et baissant tour à tour la bannière royale qu'il portait. Enfin Pierre d'Auxerre et le jeune guerrier qui des premiers s'étaient rangés auprès du roi, l'aiderent à remonter à cheval. Quant aux coalisés, ils fuyaient de toutes parts. Au moment où Philippe-Auguste se plaçait en selle, il jeta les yeux sur le valeureux jouvenceau qui le soutenait encore et lui disait : « Sire, Dieu vous protège, venez achever la défaite de l'ennemi. — Merci, noble damoiseau, s'écria le roi, tu es un de ceux à qui je dois mon salut. Si ma mémoire ne me trompe, je t'ai déjà vu quelque part.

— Sire, vous m'avez donné les éperons de chevalier.

— Et tu les as gagnés. Ton nom?

— Enguerrand de Kérougal.

— Je me souviens, tu étais un des chefs de la croisade des enfants.

(1) Les sergents-d'armes ont été la première garde de nos rois dont on trouve la trace. Ils se signalèrent très honorablement à la bataille de Bouvines. Ils étaient tous gentils-hommes; et, tandis que les autres offices finissaient au décès du roi, les offices de sergents-d'armes étaient à vie.

— J'ai grandi depuis ce temps, car je viens de me trouver à la plus mémorable bataille de ce siècle.

— Range-toi à mes côtés, Enguerrand, poursuivons ensemble l'ennemi ; je devais cet honneur à ton courage. »



DE MORTINE. INV.

LACOSTE ET FILS

Après cette glorieuse journée dont la nouvelle fut accueillie avec tant de joie par la nation française, le roi donna publiquement à Enguerrand l'accolade, en l'invitant à quitter au plus tôt le séjour de la Bretagne pour venir à Paris prendre possession d'un des principaux emplois du palais.

Enguerrand avait hâte de se retrouver au milieu de sa famille. Échappé à tant d'épreuves, de fatigues et de dangers, il éprouvait un immense besoin de respirer l'air du pays natal, de revoir les tours du manoir de ses aïeux, d'embrasser sa vertueuse mère. A mesure qu'il approchait de ce but tant désiré, en compagnie de son père et de ses frères qu'il avait rejoints sur les limites de l'Anjou, il ressentait une impatience dévorante. Enfin brilla le jour de la réunion. Herminilde avait été prévenue par un message, car un bonheur si grand aurait pu l'accabler.

Enguerrand fit retentir bruyamment son cor d'ivoire. A cet appel, Herminilde s'élança hors du manoir sur une blanche haquenée, accompagnée de sa fille Bérangère, de ses damoiselles et des varlets. Cette première entrevue fut pleine d'émotion et de larmes. A peine la noble châtelaine pouvait-elle en croire ses yeux. Après avoir tant pleuré son époux et ses fils, elle les retrouvait, tous étaient là devant elle ! La mort n'en avait pas moissonné un seul ! Quand cette heureuse famille eut donné libre cours à sa joie, à ses épanchements, les cloches par leur tintement sonore lui rappelèrent qu'elle avait à remercier le Maître tout-puissant qui protège ses fidèles serviteurs. Tous se rendirent à la chapelle où Ludger célébra l'office divin et offrit à Dieu, au nom des Kérougal, l'hommage de leur profonde reconnaissance.

ALFRED DES ESSARTS.

JOHN

INTERS

12